

le persil

Journal inédit, *Le Persil* est à la fois parole et silence. Ce numéro triple est un hommage au poète et éditeur François Rossel, disparu il y a un an exactement. Il a été réalisé par ses amis des Éditions Empreintes Alain Rochat et Olivier Beetschen, et coûte :

15 CHF ou 15 euros

François Rossel

*pas à pas,
cheminant*

1955-2015



Celui qui connaît la puissance du
chant, à qui les larmes et les triomphes
du chant sont accordés, celui-là fera la
défaite de la mort.

Pierre Jean Jouve, *Proses*, 1960

Toi cependant,

ou tout à fait effacé
et nous laissant moins de cendres
que feu d'un soir au foyer,

ou invisible habitant l'invisible,

ou graine dans la loge de nos cœurs,

quoi qu'il en soit,

demeure en modèle de patience et de sourire,
tel le soleil dans notre dos encore
qui éclaire la table, et la page, et les raisins.

Philippe Jaccottet, *Leçons*, 1977

Le matin
t'est donné,
ne le prends pas
comme un dû.

Eugène Guillevic,
Possibles futurs, 1996



*François Rossel,
éditeur et poète suisse,
est mort à 60 ans*

Le Monde,
12 novembre 2015

Le poète et éditeur suisse François Rossel est mort à Lausanne, vendredi 6 novembre, à l'âge de 60 ans. Né à Lausanne, le 17 août 1955, François Rossel a commencé une carrière d'enseignant quand une affectation singulière a infléchi son parcours professionnel. Nommé dans une classe qui disposait d'un riche matériel typographique, face à des écoliers déjà tout à fait au clair sur la manière de composer un texte et de l'imprimer, le jeune instituteur, qui apprend de ses élèves par un malicieux renversement des rôles, se prend de passion pour la fabrication du livre.

Rencontrant l'imprimeur qui avait fourni le matériel – la fin de l'ère de la typographie au plomb expliquait le don qu'il avait fait à l'école –, François Rossel le convainc de leur abandonner une presse de 800 kg et plus d'une tonne de caractères en plomb. Amateur de textes courts qui, en quelques pages seulement « donnent à penser, à sentir et à voir », Rossel se lance dans l'aventure éditoriale. Un atelier ouvert à Lausanne dès l'automne 1981, l'année même où il publie aux Editions Ouverture son premier ouvrage, *A force de nuit*.

L'aventure d'Empreintes

Mais bientôt il crée en 1984 sa propre maison, Empreintes, du nom de son premier recueil de poèmes qu'il a lui-même publié en 1981 encore.

La rencontre d'Alain RoCHAT, comme lui féru de poésie, est décisive pour la nouvelle aventure. Ensemble, dès 1985, ils choisissent les manuscrits d'écrivains qu'ils connaissent personnellement, avant que le grand écrivain et poète valaisan Maurice Chappaz (1916-2009) ne leur propose, à la suite d'une rencontre à l'occasion d'une remise de prix en 1986, de s'inscrire dans leur jeune catalogue. Le poète, veuf de S. Corinna Bille (1912-1979) offre ainsi au duo, après *Le Livre de C*, hommage à son épouse disparue, plusieurs autres textes, de lui comme de sa compagne (res-

pectivement 12 et 8) qui assurent la visibilité d'Empreintes dans les librairies.

Et bientôt d'autres auteurs de la collection grise éditée par Bertil Galland, qui avait fondé à Vevey en 1972 une adresse éditoriale dont l'exigence faisait référence, confièrent des textes à Empreintes. Les grands anciens d'une part (Alexandre Voisard, Pierre-Alain Tâche), les jeunes créateurs d'une autre (Raphael Urweider ou Caroline Schumacher), encadrant la génération de Rossel (José-Flore Tappy, François Debluë, Sylviane Dupuis), personne n'est exclu, comme aucune langue n'est bannie, les poètes tessinois ou alémaniques ayant droit de cité et les éditions bilingues les offrant même aux francophones.

L'aventure éditoriale, qui tient par le bénévolat des animateurs – ainsi Rossel est psychologue pour enfant dans la commune vaudoise de Moudon –, le soutien des collectivités publiques et un lectorat de poésie en Suisse romande remarquablement vivant, stable et fidèle, définit les décennies. Pour marquer leur 150^e titre au catalogue, en 2012, les éditeurs d'Empreintes – Olivier Beetschen, auteur du *Sceau des Pierres* (Empreintes, 1996) a rejoint le duo en 2005 – ont sorti une superbe recension de toutes leurs publications (*Livres 1984-2011*), ouvrant chaque millésime par la reproduction d'une couverture qui souligne le lien entre créations poétique et picturale, signature de la maison vaudoise.

Philippe-Jean Catinchi

17 août 1955 – Naissance à Lausanne
1981 – *A force de nuit* (éd. Ouverture)
1984 – Création des Editions Empreintes à Lausanne
1991 – *D'offrir le monde vide*
6 novembre 2015 – Mort à Lausanne



I. Hommages

« Par la petite fenêtre bleue des icônes »

Sylviane Dupuis

C'est parce que je hais l'esprit de
pesanteur que je tiens de l'oiseau.

Nietzsche, *Zarathoustra*

François,

La veille du jour où tu es parti, et ne sachant que trop bien ce qui se jouait à ce moment-même, dans une chambre d'hôpital à Lausanne, je me trouvais au théâtre. Sur scène, deux comédiens, un homme et une femme, incarnaient les grands chorégraphes (disparus au cours de la même année 2009) Merce Cunningham et Pina Bausch – non pas en dansant devant nous, mais en parlant... depuis l'au-delà de la mort: ultimes solos testamentaires imaginés par une jeune auteure qui transforme leur trajectoire d'artiste en poème, et leur édifie un tombeau de mots qui est aussi hymne à la danse, à l'acte de création, à la non-pesanteur et à l'envol.

Je savais que Muriel, ta compagne, était avec toi, te veillant jour et nuit. Et je savais que peut-être, ce soir-là, ou le suivant, tu passerais toi aussi cette frontière qu'on ne franchit qu'une fois, en nous abandonnant provisoirement, mélancoliques vivants, sur l'autre rive. Tout en voyant et en écoutant ce qui avait lieu sur scène, je pensais donc intensément à toi, qui allais rejoindre quelque part dans l'air – elfe qui s'envole, désormais sans poids ni douleur – les vrais Pina Bausch et Merce Cunningham. Et Rimbaud, et Eluard, et Guillevic (tes figures tutélaires), et Gustave Roud et tous les autres. A un moment j'entendis: «Les vivants feront ce qu'ils voudront de nous.» Le lendemain soir, tu n'étais plus là. Alain Rochat, dans la nuit, m'envoyait un SMS que je lus en me réveillant: «François s'en est allé aujourd'hui "par la petite fenêtre bleue des icônes"...» Entre nous trois, pour dire le deuil de son compagnon de trente ans d'édition, il déposait symboliquement la petite phrase de Corinna Bille (tirée d'*Octobre 79*) que je citais moi-même dans une préface à *Un Goût de Rocher*, recueil de poèmes inédits de Corinna paru chez Empreintes et composé par tes soins. La boucle était bouclée.

Entré au catalogue en 1986, deux ans seulement après la naissance d'Empreintes, avec *Le Livre de C* (cet hommage posthume à sa femme Corinna qui est l'un de ses plus beaux textes), Maurice Chappaz aura beaucoup compté pour toi: impossible d'oublier les irrésistibles imitations que tu faisais de lui (mi-tendres, mi-critiques) qui nous faisaient rire aux larmes, tant tu te l'étais littéralement incorporé: l'accent valaisan, sa façon de parler, ses images, ses ruses, son rire, ses égoïsmes et ses générosités...

Quand j'y repense aujourd'hui, je réalise qu'en règle générale, tu parlais peu. Il y avait chez toi une forme essentielle de discrétion. Mais tu écoutais, tu te remplissais des autres – sans préjugé ni jugement, jamais: avec un extrême amour de l'humain tout entier, celui qui t'a conduit à devenir non seulement poète, mais aussi, après avoir exercé le métier d'instituteur et pratiqué la pédagogie Freinet, psychologue pour enfants. Réparateur des blessures des autres. Les tiennes, nous les devinions sans en savoir grand-chose.

C'est donc, François, au nom des vivants restés de l'autre côté de la «fenêtre bleue» que l'on m'a demandé de prendre la parole. De parler de toi au passé. Difficile. Presque inimaginable. A la disparition d'un ami succède toujours un étonnement incrédule et sans fond. Mais tu tenais à ce que soit évoquée l'aventure éditoriale d'Empreintes. Et te connaissant, je devine que tu voulais exclusivement qu'on parle de cela – avant d'entendre les mots que tu nous laisses.

Le reste, ton mystère, t'appartient.

De ton œuvre, je dirai donc seulement qu'après *A force de nuit*, en 1981, et *Graines*, paru à L'Aire en 1985 et qu'honore une première distinction: le prix Pierre-Boulanger, tu reçois en 1989 le prix «Jeune créateur» de la Fondation vaudoise pour la culture, et publies en 1991 (chez Pierre-Alain Pingoud) le très beau *D'offrir le monde vide*: «Une goutte

d'eau / suffit au rêveur / qui la tient dans sa main / pour qu'il croie / porter la mer / tout entière.» Un nouveau recueil était en travail, que tu as espéré jusqu'au bout pouvoir mener à terme avec ton ami peintre Paul Brunner: *Tracer l'intime*. On ne s'étonnera pas que ce titre, encore une fois, renvoie au ténu, au geste subtil et à l'intériorité – ni qu'il résonne comme un art poétique.

Mais – parler d'Empreintes, donc. D'Empreintes et toi.

Lorsqu'Alain et François, il y a exactement trente ans, accueillent en 1985 mon premier recueil, le catalogue de la maison, aujourd'hui riche de 180 titres, n'en compte encore que quatre – dont *Mon Visage nébuleuse* d'Alain Rochat, qui vient de rejoindre François. Je ne connais ni l'un ni l'autre. J'entre très impressionnée dans le saint des saints, rue du Tunnel 12, à Lausanne – l'atelier de typographie des jeunes Editions Empreintes fondées un an plus tôt, où trône la grande presse à main qui est à l'origine de l'aventure. On dépose devant moi *La Demeure des Heures de Peine* de Bruno Ackermann, tout juste paru, et je suis éblouie, je me dis que c'est inespéré: composé à la main, caractère après caractère, le livre est imprimé sur un vélin d'Arches magnifique et contient trois eaux-fortes originales d'Armand Desarzens; le titre bleu enfonce ses lettres dans l'épaisse couverture blanche; et il faut, en lisant, découper soi-même les pages... «Faire du souffle d'une voix, une chose qu'on peut prendre dans la main» résumera François. Pour réaliser la «partition typographique» du premier poème de *D'un lieu l'autre*, il fit preuve d'une patience que je n'oublierai jamais.

Patience.

Ce mot qui revient si souvent dans ses poèmes.

Plus tard furent abandonnés les caractères en plomb, remplacés par un programme informatique et l'offset: «Je revois François Rossel à mes côtés, se souviendra Pierre Chappuis, pilotant son ordinateur et procédant à de délicats ajustements jusqu'à trouver un bon équilibre des blancs et de la mise en page.» (Entretemps, Alain et François ont perfectionné leur savoir-faire auprès de l'imprimeur Jean-Renaud Dagon.)

Après Chappaz – amené par François –, on voit arriver Alexandre Voisard et Anne Perrier (en 1989), Pierre-Alain Tâche, Pierre Chappuis, Jean Pache et Jean-Georges Lossier (en 1990), ou plus récemment Vahé Godel, et, de France, Anne Rotschild, Jacques Moulin, Jean Portante... Empreintes rallie aussi la génération qui, ici, va bientôt fortement s'affirmer: François Debluë, José-Flore Tappy, Pierre Voélin, Laurence Verrey, Jacques Roman ou Olivier Beetschen – qui a désormais rejoint l'équipe éditoriale. Et tant d'autres voix neuves que je ne peux énumérer ici. Car à ce jour, on dénombre au catalogue plus de 170 livres de poèmes, de 70 auteurs différents... Une collection de

poche en français ou bilingue (pour les trois autres aires linguistiques de la Suisse) a vu le jour en 1995: actuellement dirigée par Antonio Rodriguez, elle compte déjà près de 30 titres. Et la collaboration avec peintres et graveurs n'a cessé de se renforcer, conduisant en 2006, sous l'impulsion décisive du regretté Bernard Blatter, à la création de la collection «Couvertures peintes».

Si aujourd'hui de nombreux autres éditeurs de poésie se multiplient en Suisse romande, terre de poésie s'il en est, Empreintes, fondée à Lausanne trois ans après La Dogana à Genève, aura longtemps été (relayant la collection «Poésie» de Payot, disparue en 1983, et les trop éphémères Editions Castella), une maison pionnière, la preuve par l'acte qu'une telle aventure était possible.

A l'été 1989, Alain est engagé au CICR, et part en Afrique pour deux ans. François, à lui seul, publie héroïquement douze livres. Et les paquets, les factures, les expéditions quotidiennes, c'est lui qui – au moment où le local d'Empreintes déménage à Moudon – s'en chargera longtemps, Alain assumant de son côté toute la comptabilité. De 2008 à 2011, François traverse une crise personnelle qui l'éloigne à son tour momentanément (c'est alors au tour d'Alain de relever le défi!), puis il reprend du service, et retrouve enfin sa place initiale dans l'équipe, devenue un trio. Entre Alain et lui, les épreuves traversées n'auront fait que renforcer cette très longue amitié qui s'achève aujourd'hui par un adieu.

Je cède la parole à Alain Rochat pour que, par la lecture, il rende à cette «chose qu'on peut prendre dans la main» le «souffle d'une voix» que nous n'entendrons plus... que dans ses poèmes. Mais Paul Celan, à la fin du *Méridien*, nous rappelle qu'il n'est pas de différence essentielle entre un poème et une poignée de main.

Cher et regretté François, tu nous quittes, mais nous n'avons pas fini de te serrer la main.

Sylviane Dupuis

Ce texte a été lu par son auteure le 11 novembre 2015, jour des obsèques de François Rossel à l'église d'Epalinges. Alain Rochat a lu la troisième partie de *Le phare, ici*, dans sa version de 1982, «Un signe, seulement», partie qui disparaîtra, en tant que telle, dans les éditions ultérieures.

« *Triompher du néant* »

Pierre-Alain Tâche

François Rossel nous a quittés le 6 novembre dernier. Une foule émue et recueillie, où les poètes étaient nombreux, lui a rendu les derniers devoirs, le mercredi suivant, à la petite église d'Epalinges – et par un temps radieux. On eût dit qu'il était encore parmi nous dans la douce effusion du bleu, dans le ciel à peine voilé de l'été indien.

C'était un homme doué d'une remarquable intelligence, toute de finesse et de sensibilité, qui faisait preuve d'une politesse exquise et souvent amusée face au spectacle du monde et des gens. Son humour, alors, était subtil, incisif ou moqueur, juste ce qu'il fallait. Il savait interpeller sans blesser. Et puis, il avait le don de l'écoute et ne manquait jamais de faire preuve d'empathie. D'avoir traversé gouffres et difficultés n'aura altéré ni sa capacité d'être attentif aux autres, ni, d'ailleurs, la tranquille efficacité dont il faisait preuve dans son travail d'éditeur. Nos dernières rencontres m'en avaient assuré; pour trop peu de temps encore.

Et la poésie, dans tout cela? Il me vient à l'esprit que Gustave Roud voyait en elle « une espèce de défense anticipée contre la mort ». (Il laissait entendre ainsi tant la nécessité que l'inanité d'une telle parade.) Or, il en allait autrement pour l'ami disparu, qui, par le biais de son avis mortuaire, nous laisse un message autorisant une autre attente. N'avait-il pas lui-même éprouvé, cautionné, jusqu'au bout, la justesse de cette phrase de Pierre Jean Jouve: « Celui qui connaît la puissance du chant, à qui les larmes et les triomphes du chant sont accordés, celui-là fera la défaite de la mort »?

Et il est vrai, qu'au-delà, de sa mort, François nous laisse le témoignage d'une foi en la poésie qui la fait triompher du néant – quand bien même elle ne peut éviter la débâcle des corps. Comme une force irréprouvable et qui ne peut être séparée de l'Un, elle continue à donner un sens à l'être, à la vie.

Il y a, et je n'aurai garde de l'oublier, les quelques recueils que nous lui devons. Ce sont ceux d'un poète tenant l'air « comme un oiseau après l'envol », jetant des « graines » dans les « replis », observant les plus infimes mouvements de la nature. Des livres, ainsi, gardent trace de sa relation aux êtres, aux éléments – et, tout particulièrement à la terre, qui devient bientôt métaphore de l'écriture. Ses interrogations nous touchent. Rien n'est jamais forcé, tant sa voix se montre constamment soucieuse d'économie et de justesse – une voix que j'ai eu la joie de découvrir à l'occasion de la publication, en 1982, des poèmes qu'il nous avait confiés pour la *Revue de Belles-Lettres*.

François privilégiait la relation. Je devine ainsi qu'il n'aura pas hésité à faire passer l'œuvre d'autrui avant la sienne, s'il le fallait. C'est en ce sens que je me souviens des instants consacrés à la mise en page de l'un ou l'autre de mes livres parus chez Empreintes. Car ils furent autant d'occasions de partager une passion, d'en mesurer la force et la fragilité, mais aussi de nous conforter l'un l'autre dans la volonté de poursuivre, envers et contre tout, dans la voie de la poésie. Telle est, du moins, la prescription qu'il me laisse et à laquelle je compte bien me conformer, si je le puis – et ce sera manière aussi de le garder vivant.

« *Discret, rayonnant* »

José-Flore Tappy

Un livre, quand il n'est pas à compte d'auteur, est le passionnant aboutissement d'une transaction; un échange de « territoires » engageant au minimum deux personnes, l'éditeur et l'auteur, et les liant de manière mémorable. *Pierre à feu* – mon premier recueil à paraître chez Empreintes – a été réalisé par François Rossel en 1987. C'est lui qui a relu mon manuscrit, qui a composé au plomb, lettre à lettre, ces poèmes, qui les a mis en page puis imprimés à la main sur une presse à épreuve, dans la cave de la rue du Tunnel. Il a été mon interlocuteur tout au long du parcours, du début à la fin et jusqu'au choix du papier.

Redoutable, le moment de la dépossession, quand d'autres mains s'emparent de votre manuscrit pour en faire un objet, cette petite brique de papier qui tombera sur la table comme une pièce rapportée, ovni bizarre, bientôt lointain, à soi-même étranger... Inquiétante cette transaction, et si grande la tentation de reculer alors qu'il faudrait lâcher prise. Pourtant on le désire, ce passage risqué de l'intime au publique, on le veut et on y croit. Terrain glissant... François Rossel a été un médiateur tout en nuances, au savoir-faire discret mais rayonnant, offrant un regard plein d'intelligence pour les hésitations sans fin de celle qui met tout en question jusqu'à l'ultime instant. Son humour bienveillant savait vaincre mes dernières résistances.

Nos rencontres, par la suite, auront toujours été d'une grande justesse, sans qu'il soit nécessaire de s'expliquer ni de beaucoup parler. Et faut-il le dire? il n'y a pas eu une seule fois, au moment de publier un nouveau livre, où je ne sois retournée dans mon esprit à cet échange de 1987 autour de *Pierre à feu*. La confiance chaleureuse de l'éditeur me porte encore. Qui sait si l'on n'est pas conduit en poésie aussi par ça: d'avoir été accompagné au bon moment et de la bonne manière, ayant touché cette évidence que publier, c'est réussir, le temps d'un livre, une relation.

François lui-même était quelqu'un de vulnérable, au parcours de vie difficile. Cette fragilité faisait sa force. Rare, une telle empathie pour la précarité intérieure des êtres, les enfants d'abord, en difficulté dans les milieux scolaires, dont il s'occupait dans son métier de psychologue – mais aussi les adultes, en particulier les créateurs, dont les tourments les plus irrationnels ne l'effrayaient pas. Il les faisait siens. Avec une intuition aiguë du danger de vivre.

Proche de Chappaz, de Voisard, de Jean Pache, ou encore de Jacques Roman (pour ne citer qu'eux); de certains artistes-peintres aussi: Anne-Hélène Darbellay qui l'a accompagné durant de longues années, illustrant son tout premier recueil *A force de nuit* en 1981, et qui signera par la suite de très belles couvertures pour Empreintes; Nicolas Rutz, à l'intimité secrète et difficilement accessible, ou encore Paul Brunner, l'ami de toujours, hanté par la disparition et par la trace. François Rossel se liait à des êtres complexes, souvent blessés, récalcitrants et « hors système », reconnaissant leurs failles et leurs détours. Derrière l'adulte bardé de ruses et de subterfuges visant à faire bonne figure, il devinait l'enfant blessé, insoumis, déchiré qui voulait se faire entendre.

Oui, sa fragilité faisait sa force, et sa profondeur. Inoubliables, son regard pénétrant et loyal, sa recherche inquiète de la connivence, son sourire, jusqu'à la fin, plein de mélancolie.

Nous avons aussi un lien plus symbolique: le poète Philippe Jaccottet. François Rossel le lisait depuis très jeune, avec passion, à côté de la poésie de Pierre Chappuis et de celle de Guillevic, partageant avec eux une même attention au visible; et nous en parlions souvent, bien avant que je ne travaille plus assidûment sur cette œuvre. Jusqu'au jour où l'existence l'a conduit à s'installer avec sa famille à Moudon, rue de Grenade, dans la maison, et même l'appartement! où Jaccottet avait passé sa petite enfance. Cette coïncidence l'enchantait, et il rêvait toujours de me montrer ce lieu magique. Peu encline aux pèlerinages, j'ai mis plusieurs années avant de répondre à son invitation. Gravé pour toujours, ce fameux dimanche d'hiver où nous avons mangé autour de la table, lui, sa compagne et leurs enfants, dans les lieux mêmes où Jaccottet avait grandi. Nous avons touché au but, au rêve, à l'impossible devenu vrai. François rayonnait d'un bonheur juvénile, espiègle, reconnaissant.

C'est encore de Jaccottet que François me parlera brièvement dans sa chambre d'hôpital, mais de l'homme cette fois et non de l'œuvre, lui adressant un tout dernier salut, comme si la vie devenue pour lui soudain si ténue l'emportait désormais, et de loin, sur les livres.

« *Le souci des autres* »

Antonio Rodriguez

De François Rossel, je garde en mémoire l'attention toujours portée à la matérialité des livres, sa façon de protéger la ligne d'une collection, la minutie qui caractérise les meilleurs fabricants d'ouvrages. Quelqu'un a pris soin des autres pendant trente ans, par cahiers et feuillets rassemblés. Pour moi qui m'applique autrement à la page, qui maintient des rapports de circonstances à la matière du livre, aimant même voir la poésie en pixels, je reste fasciné par son geste d'éditeur et sa lenteur; je songe à Gustave Roud décrivant le faucheur, qui, le mouvement partant de l'épaule, épousant la colline, lui révèle l'accord au monde. Le geste lent de François Rossel déploie ce que l'édition possède de scintillements entre les ombres du commerce. Sa chevelure sentait l'encre à l'heure du numérique, son clavier marquait lourdement l'écran comme du plomb. Nulle nostalgie d'une fabrication archaïque, mais une préoccupation de faire bien, de livrer juste, avec ce qu'elle engage d'obsession pour rendre les surfaces imprimées « impeccables ». En poésie, nous avons la chance de rencontrer des hommes, ou des femmes de plus en plus, qui prennent soin des livres, et, par ce biais, prennent soin des hommes, qu'ils soient poètes (cachant leur fragilité par de l'orgueil) ou lecteurs. Je sais que beaucoup d'auteurs décrivent les éditeurs comme des êtres exigeants, parfois tyranniques, mais François Rossel incarne au contraire la douceur dans le tourment, un désir de pureté se sachant aussitôt inatteignable; coupé et s'envolant encore. Sacrifiant sa poésie, et l'hypothétique gloire qu'elle promet, à la poésie des autres, il offrait le regard d'un homme attentionné, d'abord dans la sollicitude des livres. Ainsi fut-il un compagnon pour beaucoup, livre après livre, amitié consolidée par piles et par plis. Entre ses mains, chaque manuscrit résonnait comme un appel: il voyait les maladresses comme une précipitation touchante; il dénouait les irrégularités comme une satisfaction trop tôt trouvée dans l'expression de ses émotions. Soudain, il s'émerveillait: des mots simples venaient. Il disait peu de choses, toujours d'une voix suave. Sans doute éprouvait-il des distances et des rejets, mais pudiquement, par un regard absent. Toujours il restait fasciné par la force de la poésie, comme un enfant, et ses pieds, alors, ne touchaient plus le sol. Il aimait par-dessus tout la poésie qui émanait de vies quelconques ou des êtres étranges.

Je regrette souvent que les histoires littéraires se consacrent tant aux grands poètes, comme on élaborait jadis la généalogie des rois. Les terres romandes alignent trop souvent la triade d'un Ramuz, qui transmettrait le flambeau à un Roud, qui lui-même le donnerait à un Jaccottet. François Rossel fut un grand acteur de la poésie romande, un feu constant dans une chaumière. Les temps sont sans doute venus de parler des acteurs de la poésie, par-delà les seuls poètes. Certains lisent, critiquent, d'autres impriment, diffusent, et font connaître la poésie. Par une curieuse série de circonstances, j'ai la chance de connaître bon nombre d'acteurs, de voir des foules ferventes qui aiment la poésie et la font vivre au quotidien. Les rêves de gloire, de successions et d'héritages, les petites querelles des groupes n'y résistent pas. C'est à cela que je pense lorsque je revois le geste de François Rossel, la précision que porte son souci, qui allait vers lui-même comme vers autant de pages. Je crois aux énergies minuscules, aux formes vulnérables, invisibles, qui font dresser parfois des poésies sublimes. J'ai eu la chance de connaître François Rossel, d'être le témoin de son geste, et j'entends encore sa voix chaude lorsque je tourne les pages marquées de ses empreintes. Pourquoi ne parlerait-on pas de cette attention des mains, des doigts, de ces senteurs de cartons, de cet horizon en piles de livres. Si seulement quelques lignes pouvaient faire encore rêver des jeunes gens à l'abnégation nue et splendide de l'éditor, plutôt que de vainement chercher le drapé d'une étoffe pour parer les génies de demain, qui se diront longuement pour être sitôt oubliés après-demain. Il n'y a, je crois, plus belle densité que ce souci des autres, et c'est maintenant entre nos mains, par quelques vers ou quelques proses, qu'il s'y trouve recueilli; alors je le soupèse, et j'y retrouve ce que porte pour moi désormais le nom de François Rossel.

« *Cette mystérieuse lumière
qui nous lie* »

Françoise Matthey

François,

Il ne suffit pas d'agenouiller notre heureuse rencontre dans le merci des terres profondes ou le secret des lieux abstraits et sans limites, non, il ne suffit pas d'agenouiller ici ce bonheur, encore faut-il te rendre au souffle ailé qui prodiguait en toi, et qu'autour de toi tu offrais sans compter, la perceptivité, la liberté, les possibles reconquis, reconnaître les appeaux que tu ne cessas de façonner pour que chantent les mots, les tiens, ceux des autres surtout.

Il est des engagements inoubliables qui deviennent aventures parce qu'elles conduisent où l'on ne croyait pas pouvoir aller, et où en ce qui me concerne, lors de la préparation de recueils, je ne savais pas pouvoir aller.

Il est des chemins inoubliables parce qu'ils savent l'effort et la joie du pas qui parfois coûte, souvent comble.

Il est des souvenirs inoubliables parce qu'inscrits dans une passion commune: la poésie.

Tu en avais la conviction, on ne peut ni marcher ni étreindre sans plier coudes et genoux, on ne peut rien bâtir ni soulever sans fléchir.

Dans le crissement de la grande roue qui moule le ciel en ombres obscures parfois, tu n'as pourtant jamais cessé d'offrir ta sensibilité, ton amitié, ton appui pour que s'inscrive, au rendez-vous de chaque parution, de chaque rencontre surtout, l'essence de l'aventure humaine.

La poésie tu le savais, est l'instant de la métamorphose qui laisse à la terre l'inutile et rend aux étoiles l'âme du verbe dans une clarté diaphane. Me reste à traduire désormais, de ton silence, toute l'incandescence de cette mystérieuse lumière qui nous lie hors du temps.

Août 2016



II. Dialogues

A toi François
l'Anni, le Poète

Hommage
Debout
Plume, veille, pages
Partage escortant
Pas à pas, vivant
Les toiles te regardent
Les étoiles te gardent.

Bal
Novembre 2015

Lauranne, le 14 janvier 83

Cher Pierre Chappuis,

Votre ne'ponse m'a touché. Merci pour son extrême
délicatesse. Merci pour l'attention que vous avez portée à
"le Phare, Ici".

x

On envoie un texte.
On fait part de ce qui a bien voulu glisser de sa plume,
de ce qui a bien voulu éclaire à la clarté diffuse de la page.
On s'ouvre. On se défine.

Puis, un jour, la ne'ponse est là, dans la boîte aux
lettres. La vôtre m'a réconforté. J'avais le sentiment d'avoir bien
fait de vous l'avoir envoyée. Merci.

x

Je l'ai lue attentivement. "le Phare, Ici" en main. Je
suis entièrement d'accord avec vos notations. Je crois en effet
ne pas assez attendre, ne pas assez accorder de temps au poème pour
prendre distance. J'éprouve souvent beaucoup de difficultés à voir
la densité d'une image. Il suffit d'un rien pour qu'elle s'étole
ou s'annule à d'autres. Ce rien est d'autant plus difficile à
détecter quand on possède une imprimerie à la maison! et qu'on
attend plus qu'une chose: le texte de'posé sur le papier.

x

François Rossel

Pierre Chappuis

A contretemps

*D'*offrir le monde vide (1991), dont la lecture m'est aujourd'hui foyer vivant. N'auront été saisies, sauvées, non: n'auront resurgi, éparses, poème effiloché émergeant de la blancheur de la page (je le fais mien, m'y love à la manière d'un bernard-l'ermite), ne nous auront été adressées que quelques bribes d'un lieu traversé telle une nappe de sommeil: « *on rêve/même fugitive, une ombre* ». S'y font écho, brume moins lourde que brouillard, « *un lait sans origine* », « *bruines de laine* », « *un froissement ou un cri* », traces et repères plus prompts à se dérober que *perles* ou *plumes*, flottant :

*Le poids du corps,
l'unique repère.*

*Oui, la lumière battue en neige
aurait vidé le monde.*

Importe-t-il, autrement que pour l'anecdote, qu'une note de fin de volume fasse référence à une balade dans des lieux qui me sont particulièrement chers? Comme si avait pu se produire là entre nous, mais différée, à contretemps une rencontre à l'image de l'amitié qui nous liait, discrète, chaleureuse quoique n'ayant guère trouvé à se manifester qu'ici et là, à de trop rares occasions. Lieu au vrai presque d'absence (« *La brume dérobe/tout ce qui tremble* »), en train d'apparaître, peut-être de s'évanouir, place *vide* (le titre déjà l'annonce), ouverte, où rien, pas plus qu'en notre for intérieur, ne soit arrêté, fixé ni même reconnu sinon fugitivement. Un degré de tension semble atteint, un suspens, non immobilité mais mouvement contenu – en expansion, à la faveur de la brume, dans une étendue que l'horizon ne limite pas. « *Le sommet d'une tour se perd dans le ciel... les choses doivent être à la fois présentes et absentes... partout le vide doit s'entremêler avec le plein* », selon les recommandations de Wang Wei, bien loin d'être de simples recettes. Les choses, leur part visible, leur part d'invisible.

A ce poème désormais dans la solitude de son vol, mais, espérons-le, à l'exemple des mouettes auxquelles il donne congé (« *les seules/se risquant, jouent/et, riant, percent* »), quelle réponse faire qui soit si possible concordante, comme dictée par lui?

Une fronce de lumière, unique, fuit.

Ligne d'eau. Elle faiblit dans la brume, fait mine de s'effacer, ici et là réapparaît. Ligne d'oubli.

Aigu, vif est le foyer de l'attente.

Pierre Chappuis

Composer un poème...

« *Composer un poème le transforme en plomb (nos colonnes vertébrales en témoigneront en temps voulu). En or aussi, c'est la rencontre avec le lecteur. L'alchimie justement. Faire du souffle d'une voix, une chose qu'on peut prendre en main* » – en 1994, pour célébrer les dix ans des éditions Empreintes, sous la plume d'Alain Rochat ; allusion aux premiers ouvrages réalisés en typographie par François Rossel et lui avant que débute avec l'imprimeur Jean-Renaud Dagon une collaboration qui ne s'est pas relâchée depuis lors.

Aura prévalu au départ (il est loin d'en aller toujours ainsi) une confrontation directe avec la fabrication du livre, les étapes de son élaboration, je serais tenté de dire, comme pour le vin, son élevage, cette chose, objet de tous les soins, un livre de poèmes, généralement d'un nombre restreint de pages, moindre bagage de mots bien souvent, pesant peu, de peu d'embarras (au contraire des *impedimenta*), porteur « *du souffle d'une voix* », l'égal d'un compagnon de solitude.

Pour être parfois mis en musique, le poème n'en appelle pas moins à d'autres registres que la chanson. Réduite à un texte imprimé pour des raisons de simple commodité, celle-ci est comme vidée de son sang (en va-t-il autrement du slam ?), comme anémiée. Le poème, au contraire (dans notre tradition occidentale), dialogue avec le papier devenu champ de résonances, parole muette et cependant ouïe. « *On rêve sur un poème comme on rêve sur un être* », dit Eluard, à la faveur des « *grandes marges blanches* », des « *grandes marges de silence* » qui l'entourent, faute de quoi il a tendance à étouffer (tout comme il étouffe sous l'amas de notes érudites dont on l'affuble parfois).

Rien de tel, s'agissant des livres que signent les éditions Empreintes. Le lecteur y a tout loisir de s'attarder, le texte est à l'aise et c'est affaire, non simplement de goût, mais bien de sensibilité et d'intuition présidant à un rapport adéquat entre le format et le choix du caractère (un Garamond, plus

rarement un Times), de son corps (comment dire mieux ? le texte, oui, prend corps) ou, par exemple pour les titres, de l'italique ou du romain. Je revois ainsi (ce devait être, il y a quelque vingt ans, à propos de *Soustrait au temps*) François Rossel à mes côtés pilotant son ordinateur et procédant à de délicats ajustements jusqu'à trouver un bon équilibre des blancs et de la mise en page, soucieux (Proust parle de la disposition des fenêtres du clocher de Saint-Hilaire) de « *cette juste et originale proportion dans les distances qui ne donne pas de la beauté et de la dignité qu'aux visages humains* ».

*

En 2005, à l'occasion de la remise du prix de la Ville de Moudon, le chemin parcouru était résumé ainsi au cours d'une interview : « *Le poème, la lecture, puis la typographie et la mise en page, et le livre, et le livre et la peinture, plus tard (allusion aux éditions bilingues de la « Collection CH ») la cohabitation des langues et le passage de l'une à l'autre.* »

Reconnaissance à François Rossel et Alain Rochat, à qui s'est adjoint Olivier Beetschen, d'avoir réuni auteurs et – pour bien des livres – artistes romands autour des éditions Empreintes pour des ouvrages dignes d'éditeurs, leurs aînés dont ils se réclament volontiers, eux aussi secondés en leur temps par des imprimeurs de marque.

Ce texte a paru dans le catalogue commémoratif des 25 ans des Editions Empreintes, en 2011.

>>

François Rossel dans l'atelier
de la rue du Tunnel 12, 1985.
Photographies d'Anne-Hélène Darbellay.

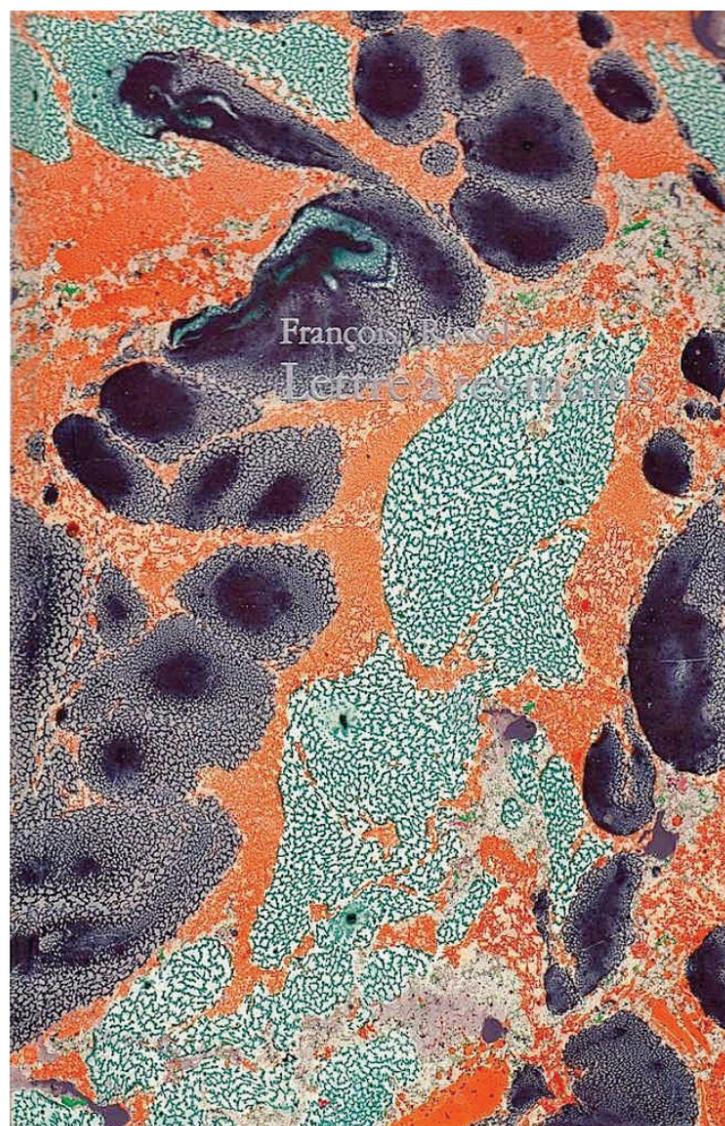




François Rossel, Lettre à tes mains

Jean-Renaud Dagon

Je garde de François un souvenir rempli d'émotion,
je me souviens des moments passés au Cadratin à Clarens.
Nous travaillions ensemble pour les Editions Empreintes.
Un jour il m'a confié ce livre *Lettre à tes mains*
que j'ai composé à la main et tiré à l'atelier.
Les apéritifs au bord de la fontaine remontent à la surface.
Merci à toi d'avoir partagé ces grands moments.



Format 150 x 230 mm – 24 pages – 75 exemplaires – 15 janvier 1993

Philippe Grand

Chercher sa propre empreinte

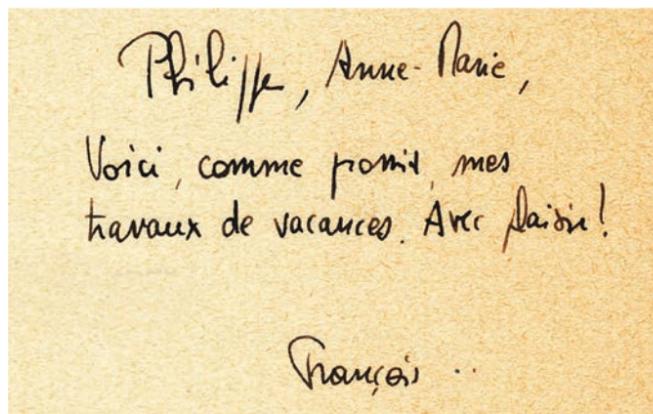
Tes yeux sont seuls
Tes mains sont seules

Juste là, à la frontière du dehors
et du secret (comme un livre).
Ils sont pour l'autre, mais ils sont
pour soi.

François Rossel, *Des mains dans les yeux*, 1980

C'est par ces quelques vers que nous avons découvert l'activité poétique de François Rossel. C'était en 1980. A l'issue des vacances d'automne. François nous avait offert son premier fascicule de sept poèmes, imprimé sur notre presse à épreuves de l'école. Sous le titre *Des mains dans les yeux*, cette plaquette avait été tirée confidentiellement en dix exemplaires sur papier vergé, en feuillets libres, assemblés sous une couverture couleur corail. Avec beaucoup d'émotion, j'en relis la dédicace: «*Philippe, Anne-Marie, voici, comme promis, mes travaux de vacances. Avec plaisir! François*».

Nous étions alors impliqués dans un groupe de réalisation de moyens pour l'enseignement renouvelé du français, mon collègue François Blanc et moi-même et, à ce titre, le Département de l'instruction publique nous avait accordé l'aide de deux jeunes assistants pour gérer nos classes: François Rossel et Paul Brunner – qui devint à la peinture ce que François fut à l'écriture. Ces deux-là eurent tôt fait d'établir une belle connivence qu'ils partagèrent d'ailleurs largement et longuement avec leurs aînés ainsi qu'avec les élèves dont ils avaient la responsabilité. Il demeura de ces moments magiques une solide et indissoluble amitié.



Nous pratiquions dans nos classes à options, à Cheseaux-sur-Lausanne, depuis plusieurs années, la pédagogie Freinet. Nous appliquions la démarche du «texte libre» et la mise en valeur des productions de nos élèves grâce à l'édition d'un journal scolaire et la réalisation de plaquettes de poèmes que nous imprimions dans notre atelier typographique qui se trouvait dans les abris antiatomiques du

collège! En effet, au moment où les imprimeries passaient massivement à la photocomposition, nous avons eu la possibilité de récupérer tout un matériel qui permettait à nos élèves d'apprendre les gestes ancestraux de la typographie traditionnelle. Jean-Samuel et Etienne Grand, artisans-imprimeurs, lointains cousins et très proches amis, nous avaient patiem-

ment appris les essentielles ficelles du métier. Les Editions Ouverture qu'ils dirigeaient, portaient décidément bien leur nom...

Ainsi François plongea les mains dans l'encre d'imprimerie dès ses débuts dans l'enseignement. Il apprit à tenir le composteur, à lier la composition, à mesurer, la longueur des lignes en cicéros... Bien sûr, il fut confronté aussi à la distribution, un brin fastidieuse, des caractères dans la casse après le travail d'impression sur la presse à épreuves.

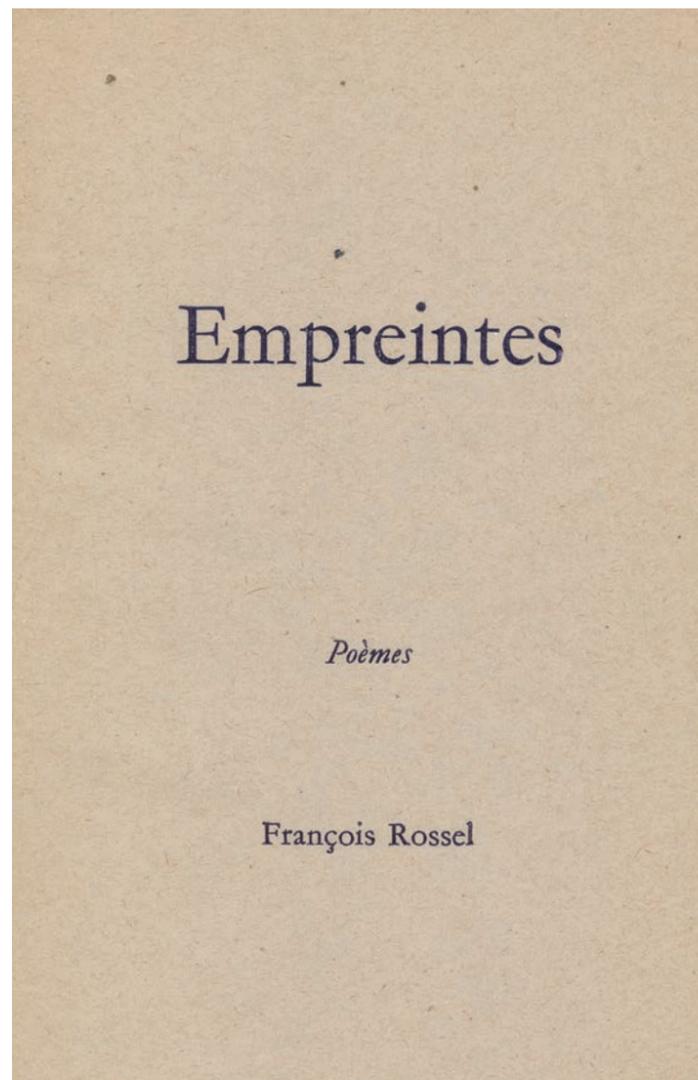
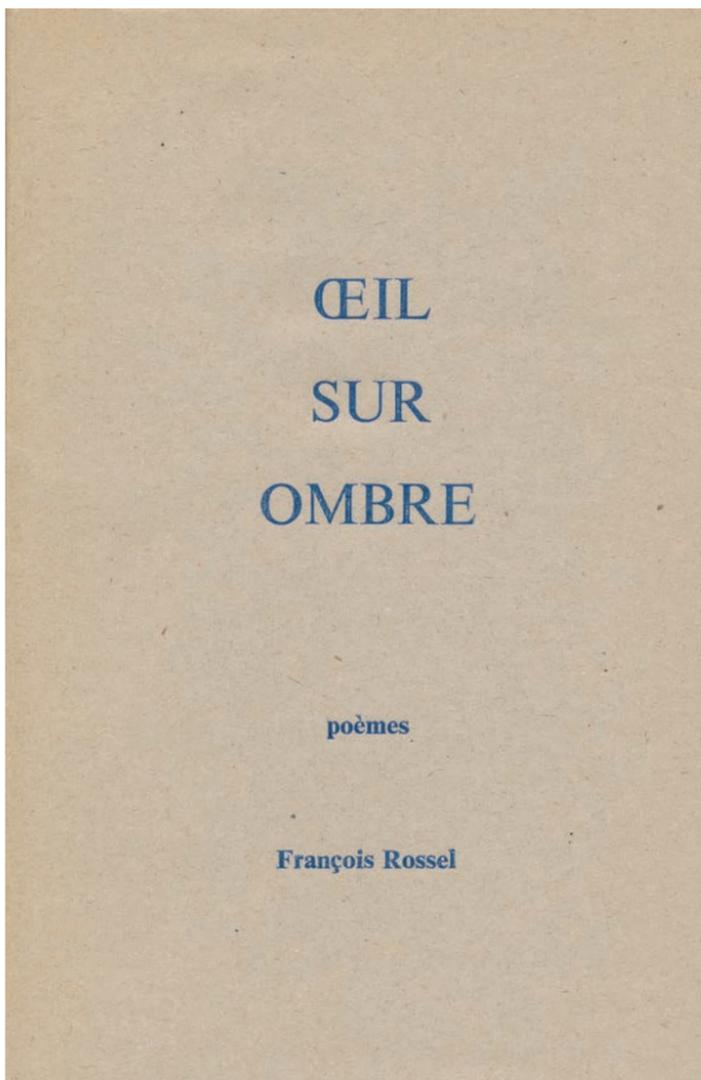
le persil journal le persil

Ce furent les élèves les plus expérimentés qui lui firent découvrir ces gestes simples du métier! Et je le vois encore, sous la lumière blafarde des néons des abris, cheveux en bataille, pull trop large et trop long sur un jeans délavé, écharpe de couleur indéfinissable, négligemment jetée sur l'épaule, œuvrant à la composition des textes devant une casse de ce Garamond qu'il aimait tant!

Dès lors, les prémices de son activité d'éditeur-imprimeur prenaient leur envol dans les bas-fonds de l'école! Au mois de décembre 1980, François nous offrit un unique poème, sous le titre *Le poids des pierres*, magnifique cadeau de Noël... Ecriture sobre, verbe incisif, et surtout une sensibilité à fleur de peau. Mise en espace du poème, équilibre des blancs et du texte: impressionnante li-visibilité méticuleusement organisée sur la page.

*Mais la graine germant dans notre plaie
nous fait don de sa fleur.*

François Rossel, *Le Poids des pierres*, 1980



Alors, la publication de ses textes prit une belle allure de croisière. D'autant que François, avec l'aide et les conseils de Jean-Samuel Grand s'équipa à son tour de quelques rangs d'imprimerie et d'une presse à épreuves, qui lui permit de matérialiser son activité d'écriture en toute liberté

et avec un indéniable talent. Il y a lieu de citer ici *Œil sur ombre* tiré à 25 exemplaires en janvier 1981 et au mois de juillet de la même année *Empreintes* au titre prémonitoire des futures éditions qu'il allait accompagner tout au long de son existence.

le persil journal le persil

Puis, en septembre 1981, parut *A force de nuit*, publié aux Editions Ouverture, illustré par Anne-Hélène Darbellay et préfacé par Mousse Boulanger: «Feuille-poème, celles au pluriel portées dans sa nuit par François Rossel, nées sous “le poids des pierres” qui a voulu que

l’heure tremble
la terre bascule
l’œil bleu s’ouvre
et sa pupille s’orange.

Comment ne pas m’arrêter avec le respect de l’amour sur la graine qui, fermée dans la plaie du poète, “nous fait don de sa fleur”? Respirer ces pétales tendres, attentif un instant au bruissement du jeune arbre, sois-y sensible, lecteur: François Rossel t’attend.»

Suivit en octobre 1981, un unique poème édité sous la forme d’une plaquette, titrée *Pollen*.

Et au printemps 1982, ce fut *Terre ouverte*, tiré à 50 exemplaires. Feuilletés libres sous une couverture rouge flamme, cette parution ancre (encra?) plus solidement les débuts des Editions Empreintes.

Alors que François nous avait rejoints comme comédien, dans le groupe théâtral de la Compagnie des deux Masques, il eut tôt fait de se lier d’amitié, en ces lieux, avec Alain Rochat. Ils se découvrirent une commune passion pour l’écriture, et la poésie plus particulièrement. Ainsi, c’est dans l’ombre des coulisses et de l’envers du décor qu’ils concoctèrent - au risque de rater leur entrée en scène - le projet de fonder leurs propres éditions et d’accueillir en celles-ci, nombre de poètes romands.

Un atelier typo dans les caves de son modeste appartement lausannois, une odeur improbable d’encre d’imprimerie, de rames de papier, de solvants de nettoyage et de moisissure, espace magique et clandestin, les Editions Empreintes voyaient le jour. L’enthousiasme indéfectible de leurs deux fondateurs aura permis, au fil des ans, de faire perdurer une aventure qui aurait pu paraître hasardeuse, voire impossible, au départ. François Rossel et Alain Rochat, puis Olivier Beetschen portèrent haut la poésie pendant plus de trente ans.

Philippe Grand, enseignant retraité

Un signe,
je suis le seul lisible
sur cette page
où peut-être tout s’écrit,

un signe
— un ange passe et revient,
un ange passe et revient —

un ange,
le seul visible
jusqu’à ce que le soleil
révèle et désigne
les lieux.

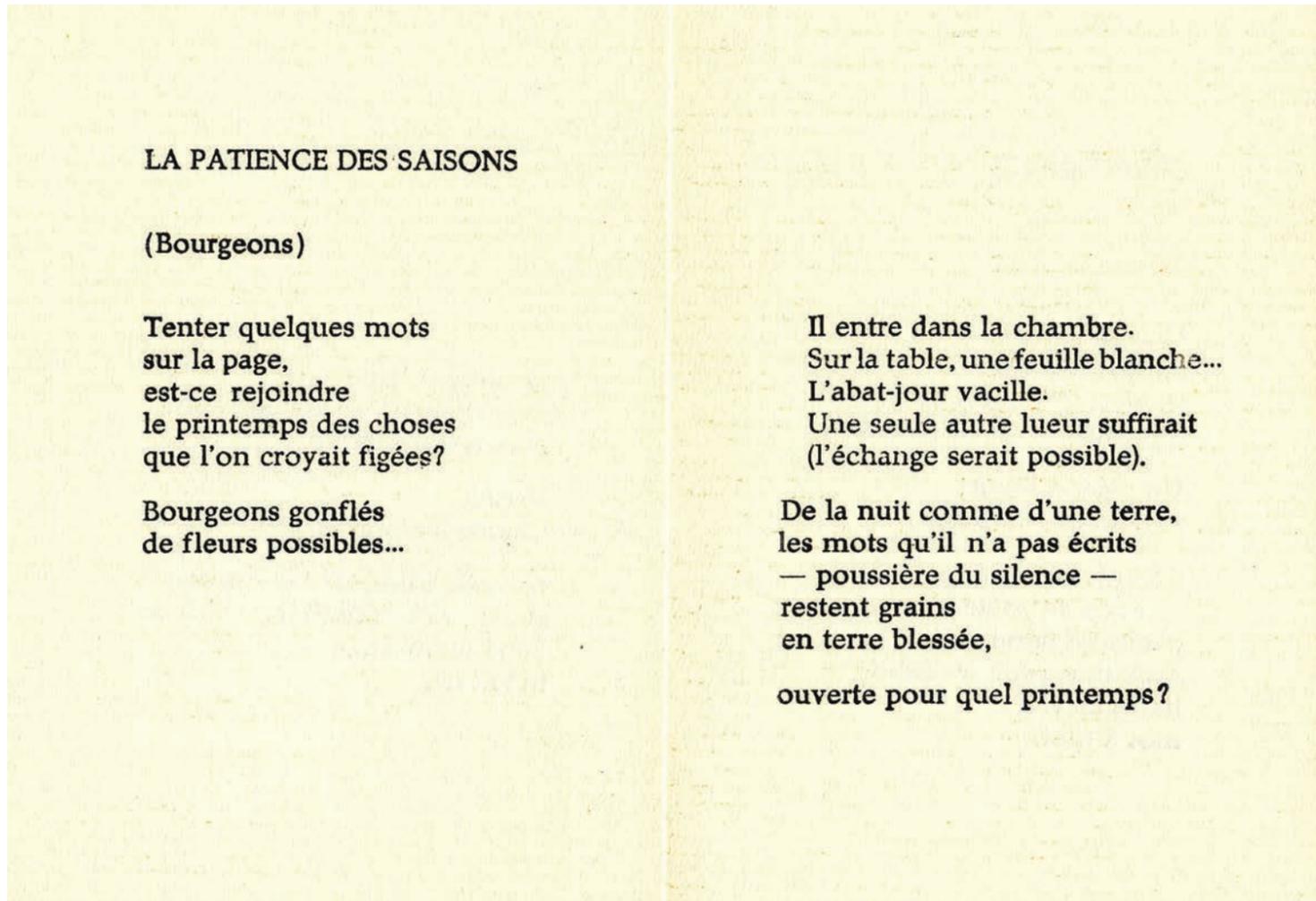
François Rossel, *Le Phare, ici*, 1982

EMPREINTES

Les mots perdus
dans le touffu feuillage de mes silences
volent d’eux-mêmes
sans que je n’aie su les retenir
sur la page.

Je suis traversé d’oiseaux.
Je cherche dans l’air
— plaie ouverte d’ailes —
leurs empreintes éphémères.

François Rossel, *Empreintes*, 1981



François Rossel, *Terre ouverte*, 1982

Chercher sa propre empreinte
dans les balancements larges
du jardin.

N'y trouver que failles
et frémissements de feuilles.
Et se dire qu'on n'est ici qu'à peine,
jamais entier
(compromis),
sans connaître la part
qui, de nous, fait défaut
sous les pleines allées.

Poser un pas
comme sur l'envers du chemin

et, soudain,
en écrasant une feuille,
je crépitai de vivre.

François Rossel, *Pollen*, 1981

A vous, Philippe et Anne-Marie

à toi qui traverse l'hiver

François

L'oiseau des graines tournoie sur la charrue
Lourde comme la terre en patience
— Quelle est sa quête? —

Les ombres froides s'étirent
Chats blottis au fond de nos mémoires

Pèsent les pierres que le gel fend
Où nous voyons leur force

L'hiver évoque nos failles

Le doute épouse nos bas-fonds
Comme la houle des matins sombres

Sur la sève de nos errances

Le sang dans les yeux

Nous tanguons

Louvain, le 8 janvier 85

Cher Maurice Chappaz,

La nuit succédant à notre visite à Châblé fut bien courte. J'étais encore dans l'émerveillement et la joie de notre rencontre et je n'ai pu m'endormir sans lire votre manuscrit. J'ai du mal à vous écrire combien je suis impressionné. Votre texte remue. J'y reviens sans cesse.

Votre confiance et ces 83 pages encore en secret me touchent profondément. Je me permets de les garder encore, même si, comme vous me l'avez dit, il ne s'agit pas du manuscrit définitif. J'éproue le besoin de le relire, le reprendre, le saisir, m'y attarder, entrer. Je serais heureux qu'il soit composé et tiré à la main. J'aurais une proximité physique avec le texte. "Porter attention tout près" c'est Rouje dans le Parti Pris, je crois. Tel est le privilège que j'espère connaître.

J'évalue à environ un mois le temps nécessaire pour imprimer votre texte, compte tenu de sa longueur et de mon matériel. J'espère vous faire parvenir une épreuve d'une ou deux pages d'ici quelques semaines, de telle sorte que vous puissiez choisir le caractère typographique.

Votre hospitalité m'a réjoui. Nous n'avions pas assez d'yeux à "L'Abbaye", tant de témoins nous environnaient. Merci.

Avec mon amitié

François



Maurice
Chappaz
Le Châblé



Lettre de François Rossel à Maurice Chappaz datée du 8 janvier 1985 (Archives littéraires suisses, Bibliothèque nationale suisse, fonds Maurice Chappaz). Le poète valaisan venait de confier *Le Livre de C* à François Rossel. A droite, les deux hommes au Salon du Livre de Genève en 1989.

Maurice Chappaz

Le Livre de C

L'oiseau

Vous savez cette lueur opaque juste l'inverse du feu blanc de l'hiver qui lui ne cache pas nos morts.

J'ai rencontré un oiseau sur le coup de midi dans le ciel étouffant d'un printemps en train de devenir été et j'étais intrigué: il était petit et si gris, gris-blanc le ventre, gris-noir à la pointe de la queue et sur le dos fumée ou cendre. Il tournoyait très leste dans un vieux poirier contre la pente sous la maison. Et se reposait changeant de branche, chaque fois je distinguais très nettes une portion de plumes. Tellement sans couleurs et que la solitude semblait effacer que je l'examinai sous toutes les coutures avec une petite lorgnette.

Je rentrais.

Or, tandis que j'écrivais une lettre, une lettre au monde! un léger bruit, moins qu'une ombre qui se soulève, m'effleura. Dans une étroite véranda, entre deux fenêtres au bout de ma table, le petit oiseau insignifiant avait pénétré et ne retrouvait plus l'issue sous les poutres. Je le regardai un bon moment. J'allai pour lui ouvrir une porte et lui garantir un accès sur une galerie. Rien n'y fit, l'oiseau se perdait au long du vitrage. Bientôt je fus ému. Un nouvel oiseau battait des ailes de l'autre côté des fenêtres et l'appelait, et le prisonnier s'exaltait. Ils se suivaient claquant, l'un et l'autre derrière la vitre. Un couple! Alors ça! Je songeais d'abord à la femme qui vit avec moi, mais en ce moment de l'autre côté de l'océan auprès de sa mère en train de mourir. «Envole-toi vite!» avais-je dit le jour précédent à M. qui me racontait que sa mère très âgée avait cessé de se nourrir et l'avait avertie, lucide et paisible, que ses propres parents l'appelaient. Elle les avait entendus.

Telles des feuilles qui bougent.

Je regardais les deux oiseaux. «C'est moi aussi et C.» L'angoisse avec le désir du seuil se précisent-ils? La mère là-bas avait répondu à ses parents: «Je ne suis pas tout à fait prête.»

«Envole-toi vite! Elle t'attend.» Quel avis! Mais n'ai-je pas de mon côté assez tapoté du bec ou de la plume? S.O.S. d'un menu rêveur.

Un ami survenu délivra l'oiseau impuissant. Ses mains saisirent un petit corps hébété et s'ouvrirent. Je suivis l'expiration en ligne droite de ses ailes comme s'il secouait toute la poussière de «l'abbaye» jusqu'à l'arbre du matin.

Je demeure dans ces appels, j'ai perdu le souffle (oui, car je l'ai saluée au-delà de l'océan!), dans l'appareil j'ai perdu le souffle, véritablement l'empreinte de cette vieille dame qui s'en va. Et le mot perdu en chemin: l'amour qui surgit encore maintenant entre moi et sa fille. Or je dois m'en aller, j'implore des fleurs, des pensées bleues au jardin.

J'accomplis ma part de l'inconnu. On avance enseveli et brûlant. Je me persuade qu'un immense bonheur nous attend tous. Suis-je sujet à l'euphorie? L'abîme se masque. Parfois je défaille. J'ai vu l'oiseau, j'ai répété: «Pauvre toi!» c'est-à-dire: tu ne comprends rien à la vie qui s'échappe, cette vie qu'on comprend seulement en mourant. Voilà pourquoi ceux qui partent (contrée déserte des lits) suggèrent d'apocryphes évangiles à ceux qui restent.

Nos maisons reviennent tout juste de la nuit. Une pensée émerge. «Pourquoi ne marcherais-tu pas sur les eaux?» Je songe souvent à ce que cela signifie. Un défi au temps, peut-être. Les deux rives... Pierre n'a pas pu, le Christ si.

L'amour que j'ai du monde grandit toujours plus, le mourir et le vivre se rapprochent en moi à se confondre. Je ne les sépare plus. Ni aucun être que j'ai connu. Mais chacun est appelé. Et qui sait, dès sa naissance.

Comme il était maladroit et aveugle ce petit oiseau gris si singulièrement modeste et quel envol! Comme ils dansaient les deux époux disjoints par la vitre!

Allons! derrière cette vie, cette vitre je mets la vie et je signe.

je suis en mer.



Claudine Gaetzi

3 mai 2014

*Cher François,
Trace d'un moment, sorte d'empreinte graphique, ou tache
sismographique... J'ai fait ce dessin pendant l'émission
«Entre les lignes» (en direct). Je ne vous le donne pas, je
vous le rends, il est à vous.
Amitiés,*

Claudine

Le recueil de Claudine Gaetzi, *Rien qui se dise* (prix de poésie C.F. Ramuz 2013) a été mis en page par François Rossel durant l'hiver 2014.

L'émission «Entre les lignes» du 28 avril 2014 intitulée «Les Editions Empreintes célèbrent leurs trente ans!», réalisée par David Collin, est disponible sur rts.ch. Elle évoque également la parution du *Persil* «Empreintes fête ses trente ans», n°82-83-84, avril 2014, dirigé par Louis-Philippe Ruffy.



III. Poèmes



Jean Pache

*Naissance et défiguration
de l'arbre*

Et le livre perdure

Un lâcher d'oiseaux
qui sillonnent l'éternité
étoupe les écrans

sur l'aile insoumise
la pensée volatile
s'arroe l'espace et le temps

elle porte au loin la sédition
elle rameute le flot
qui la fomenté

l'incendie réduit à une péripétie
sa liberté bataille l'histoire
sur l'autre versant

la parole imprimée
plane sur les mondes abolis
elle en est la mémoire
l'infini nombreux
que le sable n'enraie pas

l'arbre-livre dédore les dieux

Brulôts parmi les dunes, premier livre de Jean Pache
aux Editions Empreintes, 120 pages, 17 x 24 cm,
imprimé sur les presses de l'Atelier du Cadratin,
sur vergé de Zerkall, couverture d'Anne-Hélène
Darbellay, 1990.

Alexandre Voisard

Toutes les vies vécues

L'éclair soyeux poudroie sur nos lèvres
c'est la foudre qui scelle
ensemble nos paroles
vite échangeons
l'anneau de nos orages
pour que le temps déverse
dans la chambre creuse
le torrent sans merci
des gratitudes silencieuses.

Toutes les vies vécues, premier livre d'Alexandre Voisard
aux Editions Empreintes, 64 pages, 15 x 21 cm,
imprimé sur les presses de l'Atelier du Cadrat, sur
vergé Romana, vignette de couverture d'Anne-Hélène
Darbellay, 1989.

Alexandre Voisard

Passage du poète
avec François Rossel

Ciel de lavis
ou océan d'orage
toute écriture messagère
en l'encre s'affranchit

Sans fin aux aguets, l'homme à la plume s'est longuement accoutumé, dans l'amitié de l'araignée du soir, tâche absolue, à entendre germer le non-dit au préau. Tout est matière, tout est poème au fond du fond de la moindre archive saisonnière.

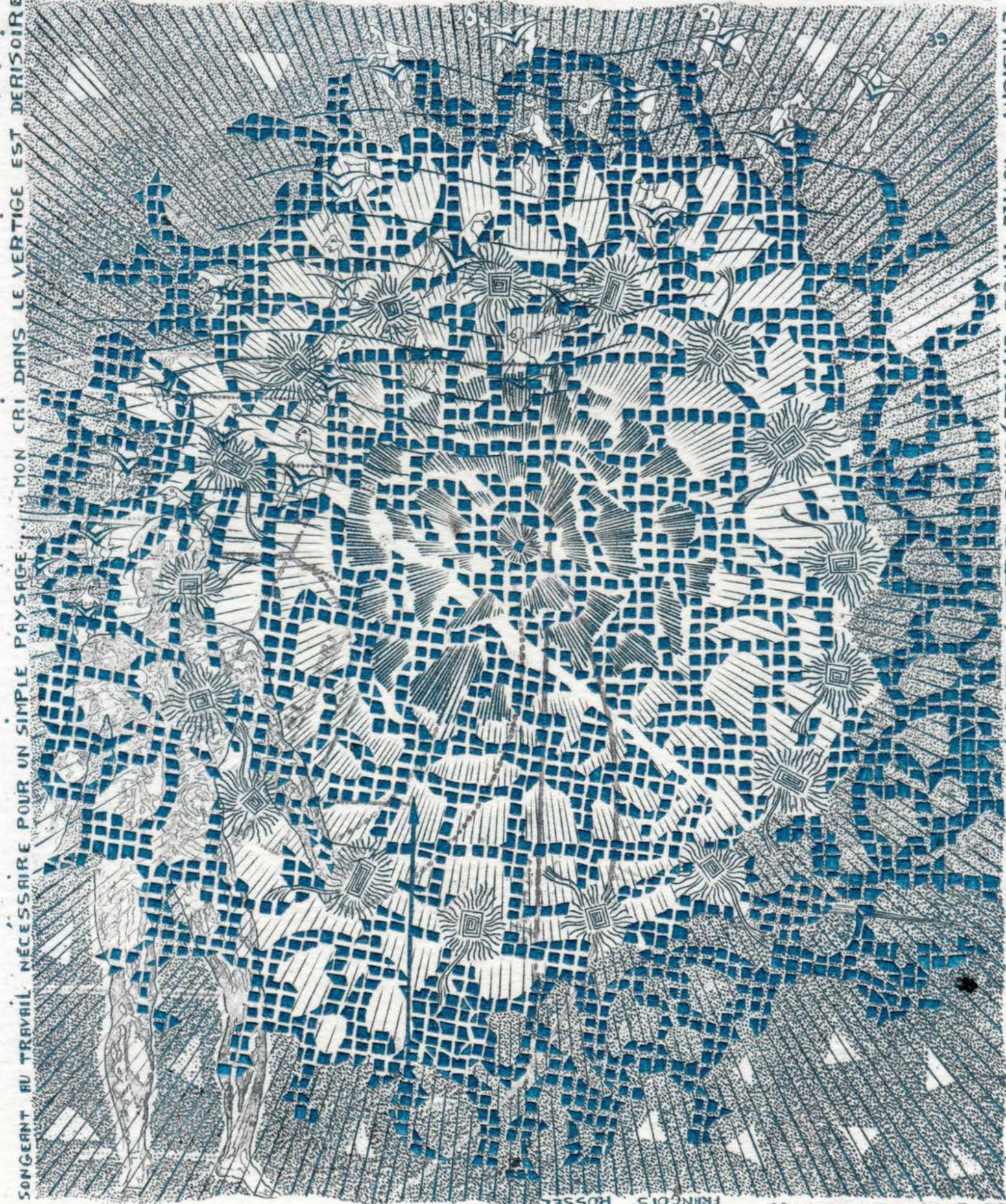
Dos au mur, ce poète qui veille aux grains comme il se soucie du fruit s'épanchant entre les doigts entend de l'autre côté, par la lézarde dans la paroi, le grésillement des mots convoqués au tête-à-tête ardent avec les brasseurs de rhétorique.

Entendre écrire à l'émeri des voyelles, voir parler, entendre frémir le feutre des consonnes à peine audible sur le papier houleux, telle est la veille au creux des pages inachevées. Du brouillon terraqué les nouvelles cheminent lentement, dans le mot à mot où balbutie la nature des choses.

Après quoi, pierre contre pierre, l'étincelle fait son œuvre et les lignes s'ordonnent autour des verbes ainsi que le limon aux rives.

Le poète alors s'incline bas devant la braise qui statue sur des brindilles de contre-temps. Et le poème s'illumine et prend feu, comme la tourterelle saisit au vol le sens des alizés.

SONGENT AU TRAVAIL NÉCESSAIRE POUR UN SIMPLE PAYSAGE. MON CRI DANS LE VERTIGE EST DÉRISOIRE. Y A-T-IL UNE PLAGE D'AIR OÙ L'EAU VIENDRAIT MOURIR? MAIS POUR QUELLE



EVISION? NOTRE PRAGE LIVRÉE, DANS LE BLEU, DEBOUT, DEVANT L'HORIZON TALE,

SE SOUS TRAYANT... FRANCIS ROSSET

François Rossel

Pas à pas, cheminant

Sac au dos
pas régulier
pérégrin singulier

Tu marches, bâton en main
avec ton poids d'homme
entre le dérisoire et l'ample

Entre humus et nuages
tu ébauches un chemin

*

Tes semelles
mastiquent des cailloux

Les pierres grincent sous tes foulées
comme os, comme dents qui s'usent

*

Il y a du rythme dans ce dialogue
il y a un chant, matines et vespérales
il y a en toi des litanies

Pour tendre ce long fil
vers où tu vas

*

Coquille au baluchon
tendu vers loin
aux confins du dedans

Marcher mène à tes ombres
ouvre les marges
te fait des bleus

*

le persil journal le persil

Un chien aboie
une fontaine t'abreuve

Ta marche récite les errances
où tu crois t'égarer

*

Tu longes la rivière
y plonges tes regards

Elle parle à l'incessant
elle est miroir de toi

Dessinant tes détours
il arrive qu'elle remonte son cours
fasse escale
contredise son flux

Elle trace en son lit
ce qui t'échappe

*

Sueur perlant au front
tu prends la démesure

Au couchant
tu auscultes à tes pieds blessés
le chemin parcouru

*

« Je suis le pied gauche
je malhabile » te dis-tu
en boitant

*

Accueillir l'inattendu
te donne raison d'aller

Il suffit du vent
pour connaître l'errance

Tes pas frappent à une porte
qui s'ouvre

*

le persil journal le persil

Comme l'instant
tu t'effaces
lentement
très lentement
dans la brume des vallées

De seuils en seuils
tu quêtes l'intermédiaire
l'entre-deux

*

Nomade, tu étonnes l'habitant
le sûr
en son foyer

Ton mouvement
interroge l'ordre sédentaire

*

Il y a en toi
du rebelle, de l'ardu
tu agaces l'immobile
te confrontes à l'abrupt

« Ici sera ailleurs »
chuchotent tes lendemains

*

Lointain déjà
plus que fine silhouette enfantée

En tes traces laissées
tu signes ta route

*

Cheminer
c'est se rejoindre

Sortir de ses poches les cailloux récoltés
et les rendre à la route

*

Va!

Ce poème inédit faisait partie du recueil en travail *Tracer l'intime*, avec des peintures de Paul Brunner. François Rossel voulait publier aussi dans ce livre *Le drap est immobile*, dont un extrait a paru dans *La Revue de Belles-Lettres*, en 2014. Une troisième partie était en cours d'écriture.

Alain Rochat

*Rivières, tracteurs et
autres poèmes*

(extraits)

« Je ne suis plus d'ici »*

Nuit de neige ombre diffuse
voiles grises d'une lune en fuite
– je m'y terre me blottis
dans les bras glacés des linges

Au matin
arpenter l'espace de la chambre
une fenêtre une fumée
un lacet de lumière – à peine

Le corps va seul
habite la pénombre
qui seule bat

– je ne suis plus d'ici

Palpitations

Grosse caisse du cœur
seul sur le lit seul
dans le cliquetis de la nuit

Clochettes balançantes
ostensoirs de l'automne
ce goût que tu poses sur la langue
ô mort

mais pas ce soir! – pas
maintenant
– mon vin balance encore
ses encensoirs

* Cette expression est empruntée à
Véronique Sanson, dans « Amoureuse ».

Tout est blanc

« Pourquoi dans la vie
tout est blanc ? »
dit l'enfant
les yeux au plafond

Cierge neige
linceul lumière
– que sais-je
sinon vague menace

Tout est blanc

La table

Je passe mes doigts sur le bois
je lis les veines et les craquelures
l'arrondi des rallonges

– Tout ce qui pèse, a pesé
galées, livres, malheurs
(je me souviens que le grand-père
posait là ses coudes, ses mains)

Mais rendue à sa vocation première :
tournent les visages, s'embrouillent les mots
espace vivant des voix amies !

Celle disparue me déchire

Rivière du cœur réjoui

à Colin

Mon enfant pur don et tant de dons à venir
nous marchons sautons les ruisseaux
nous montons toujours – les sauterelles
s'engouffrent dans nos chemises ouvertes
coups de joie en plein souffle

Ta main lâchant la mienne tu dis
je vais là-bas vers le sapin – en ton jardin
tu prends donnes et redonnes le monde
et donnée cette grâce que nous cueillons
et tu ris tu dis – allons : tes doigts
pressent les miens pour monter encore

Olivier Beetschen

La pente d'un adieu

Deux visites

C'est un cimetière de village posé au dévers d'une colline.
D'abord, on monte un chemin flanqué de vergers bourdonnants
jusqu'à l'église dont les murs sagement dans l'ombre se cantonnent.
On arrive. Le portail grince, écho d'un bruitage radiophonique.

Nous voilà réunis les lundis soirs à l'écoute d'Enigmes et aventures.
La gouaille de Picoche. A la fin, Durtal sort les coupables de son chapeau.
On tombe des nues. Inéluctablement tu poses la question qui fait rire
toute la famille. Toi seule n'entraînes pas dans les logiques convenues.

On te remarque de loin. Un milliaire de marbre blanc brille
à l'extrémité des allées. Je lis les dates en guise de bonjour.
Tout est dit: c'est le pire. Ton corps n'est plus ton corps.
Ce que j'ai tu l'est pour toujours. Je n'aurais pas dû venir

au funérarium. Ton visage parcheminé, plissé sur ton crâne,
les orbites écroulées, la moustache incongrue, abrasive.
Pour gommer ces images j'aime regarder la pleine lune comme ton âme.
Dans l'étendue, as-tu choisi la suie ou le cristal?

En allant vers la sortie, on voit les rangées de tombes égrèner nos décennies.
Celles de Bochatay, des Pouly, des Mettraux, des Baumgartner;
celles des Chilini, des Magnaghi. Tant de dépouilles cachées là, dans les fosses.
Cliquetis d'une serrure: on ferme la porte sur le seuil du soir.

*

C'est un livre au large format ouvert sur mon bureau. La première page
rétablit l'usage du présent: *Devine ce qui serait sans moi!* La voix porte
à travers les cloisons du temps. Je lis, je hume, je fouille comme on arrange
une tombe, comme on y jette des galets. Jadis les coupe-papier ont ratissé

trop vite sa tranche, l'ont négligé. Les saisons corrigeront cette hâte.
La voix se glisse dans la typographie, délie l'amarre des souvenirs.
Mes doigts sautillent, recueillent *ce que tu laisses: quelques signes, des miettes.*
Du coup je nous revois dans le jardin des amoureuses. Quelle sépulture

peut se targuer d'un tel pouvoir? Quel plus beau cénotaphe?
Au fil des strophes on se promène dans l'*immense caverne*,
on parle de nos enfants, de nos déroutes, de nos fous rires.
Le phare troue la nuit. Sur le sable se découpent *nos ombres confondues.*

Alberto Nessi

Se è vero

Se è vero che chi muore non muore del tutto
ma soggiorna nei posti dove ha vissuto
e va in giro a parlare con gli alberi
tu non sei morta perché ti vedo ogni tanto
nella dimora bianca del convolvolo
sotto il ciliegio che non hai visto fiorire.
Ora hai tutto il tempo e ti sorprendo
davanti questi fiori bianchi a domandare
qual è la verità, perché si vive; e qui seduta
ricordi il libro che ti avevo portato
la carta geografica dei viaggi non fatti.
Ora vai dove vuoi, ora che hai cambiato
il nome e il dove e il quando.
Se è vero che chi vive non vive del tutto
ci ritroviamo a metà strada, nell'antiscalo
tra la morte e la vita, il buio e il petalo.

S'il est vrai

S'il est vrai que celui qui meurt ne meurt pas tout à fait
mais séjourne dans les endroits où il a vécu
et se promène en conversant avec les arbres
tu n'es pas morte car je te vois de temps en temps
dans la blanche demeure du volubilis
sous le cerisier que tu n'as pas vu fleurir.
Maintenant tu as tout ton temps et je te surprends
devant ces blanches fleurs à demander
quelle est la vérité, pourquoi l'on vit ; assise ici
tu te rappelles le livre que je t'avais apporté
la carte géographique des voyages jamais faits.
A présent tu vas où tu veux, depuis que tu as changé
de nom et de lieu et de temps.
S'il est vrai que celui qui vit ne vit pas tout à fait
nous nous retrouvons à mi-chemin, dans l'avant-cale
entre la mort et la vie, la nuit et le pétale

José-Flore Tappy

Dans la nuit

Dans la nuit qui s'enroule
la nuit filante vertigineuse
ton coeur monte descend
et bat si lentement
qu'il endort sans mot dire
même les bouches volubiles
et le bois des horloges

A l'abri des murs blancs
sous leurs grandes ailes
dépliées ton coeur bat
si profond qu'il me rêve
à distance et délace
mes souliers

Appuyée à tes songes
je me penche par-dessus bord
et l'entends qui respire
doux moteur à deux temps
assourdi par la brume

Comme mouette ballottée
sur les vagues il s'éloigne
léger dans le lin blanc
du vent

Ton coeur bat fatigué
mais tout près des vivants
il bat si doucement
qu'il éteint la lumière

et me ferme les yeux

François Debluë

A la vivante mémoire de François Rossel

Nomades ou sédentaires
hommes du Haut-Atlas
ou hommes du désert :
quelques lames de corne
un peu de laiton et de verre
suffisent à leur art

De leurs mains de bergers
patiemment ils façonnent
de petits miroirs où refléter
les lumières pâles de l'hiver
ou le beau regard de leur pauvreté.

Piere Voélin

A la manière Norge

*pour François, par delà le Temps, dans le souvenir des
années lointaines, si jeunes encore...*

Métamorphose

Un jour Petit Antoine fut chez le Proviseur. Faut dire, l'était pas beau à voir, le Proviseur. Noir qu'il était, de rage; et rouge, de colère, bien rouge. Et noir et rouge à toute vitesse le bureau, son bureau, les murs, les quatre murs; et rouge et noir le papier peint jusqu'au plafond. Debout, les mains en l'air, Petit Antoine devint tout pâle – si pâle; et bientôt mince – très mince; et léger – léger... si léger qu'il s'en alla par la cheminée.

C'est alors que l'on vit lentement se redresser, derrière le dos du Proviseur, le silence, un énorme silence avec des poils au nez, un silence tonitruant...

Les illusions perdues

Médor regardait par les persiennes. Survint la divine Aglaé, en promenade sur les toits. Il admira son poil, noir; ses pattes, fines; le nez joli, la queue fournie, et l'œil surtout, l'œil d'or... Aussitôt l'aima, aussitôt l'épousa. Il ne savait pas, Médor qu'elle sortirait chaque soir, Aglaé, l'air mutin, la cuisse légère, le rouge aux lèvres, offerte à tous, en tout mignonne – ah, ça non! Médor, le pantouflard, n'avait pas su l'imaginer.

Les mains de Sidonie

Quand Robert vit Sidonie pour la première fois, il fut aux anges. Ravi, qu'il était, renversé, sidéré, estomaqué. A l'instant, une pensée (la plus gentille des pensées) germa dans les lobes de son cerveau: ah! fondre au creux de ses mains! Oh! roucouler comme un pigeon sous ses doigts-là!

Dans la boucherie, quand Sidonie posa ses mains sur l'étal, et la pièce de bœuf à trancher, on vit qu'elles étaient rouges, ces mains, rouges, et fortes, fortes – comme deux étaux.

Un sage

Dans ce p'tit cul de porcelaine, dans ce fourneau très culotté, Albert entassait tout ce que le jour lui avait donné: les vraies et fausses factures, les fleurs reçues, les fleurs fanées – la ribambelle des billets-doux; les mèches du Temps, et tous les copeaux du plaisir, les flatteries, les sourires en coin, les fous-rires, les chausse-trapes, les attrapades, les engeulades, bonheurs et pleurs, songes et mensonges, mots et merveilles... Le soir venu, tirait l'allumette de sa poche et fumait, fumait lentement, profondément, majestueusement; l'était heureux, Albert, à n'y pas croire jusqu'à ce jour, ce jour atroce ou par mégarde, par distraction, sa pipe... il cassa.

Bienvenue

« Bienvenue sur cette épaule ! » cria l'épaule gauche au moucheron qui venait d'atterrir. Cependant la main n'aimait pas ces façons – et paf ! ad patres, le p'tit moucheron ! pas l'temps d'saluer, pas l'temps d'remercier ! Fini les courbettes ! Tout de même, tout de même, un peu de sérieux dans l'enthousiasme.

Rivalité

Queneau dit à Flaubert : « Frédéric, Frédéric, vous voulez rire ! Allez, va, j'vais vous en donner, moi, du Frédéric ! Frédéric à la noix ! à la lanterne ! à la casserole ! à la castagne ! à la bastoche ! Frédéric – à bout de rêve, d'idées, de souffle, de bras, de nerfs, tenez, je vais vous dire, Frédéric – Frédéric, mon cul ! »

Prise de conscience

« J'ai vieilli » disait Zazie à sa maman – et elle continuait de s'curer le nez, avec soin, avec méthode, avec entrain.

Education

Une vache, sortant du long sommeil des ruminants, confiait à son jeune veau (précisons : ce dernier n'avait pas eu le temps d'apprendre à rire) – tu sais, petit, la vie est courte, le temps maussade, tu n'es pas beau, tes yeux, regarde, ils biglent, vois, tes genoux flanchent, à peine si tu te tiens debout... et puis, tu ne sais pas prier, tu ne sais pas nager, l'orage approche, un rien t'affole...

Ces derniers mots prononcés d'un souffle, d'un seul, la vache se renversa sur le flanc et replongea, majestueuse, en son sommeil – sur la prairie, la panse énorme, les pis profonds faisaient grande tache dans l'herbe verte.

Le chevalier servant

Quand elle gravissait un escalier, de sa manche, devant ses pieds, il balayait l'escalier ; quand elle voulait mâcher son chewing-gum, il lui déballait le chewing-gum ; quand elle réclamait son bain, il coulait l'eau de son bain ; aux toilettes, d'une main pudique, lui tendait le mince papier ; à la pêche, le ver de terre ; au bistrot, le verre de vin ; et quand arriva le grand jour, ce jour, enfin, sous la feuillée, dans le sous-bois, ce jour de faire glisser pour lui sa robe et son jupon... il n'était plus là.

Normalité

En a-t-on vu de ces chèvres avec des cornes de bouc, de ces taureaux aux couilles de noix, de ces pédégés suçant leur pouce, de ces donzelles aux semelles de plomb, de ces matrones à rêves-de-serpenteaux, de ces curés aux larmes de crocodile, de ces soldats cœur d'artichaut... Mais alors, se disait Firmin, l'ordre du monde ? – du guano, mon p'tit Firmin, de la purée, un peu de cette lavure, oui, c'est ça, de l'eau de vaisselle en toute saison...

Bibliographie des œuvres de François Rossel

Etablie par Alain RoCHAT

Plaquettes imprimées en typographie (liste probablement non exhaustive)

Des mains dans les yeux, 7 poèmes, 22 pages, sous couverture, non cousu, 14 x 20 cm, achevé d'imprimer le 17 octobre 1980 à Lausanne, à 10 exemplaires numérotés de I à X et 10 exemplaires photocopiés numérotés de 1 à 10.

Le poids des pierres, simple feuille A4 pliée en deux, imprimée recto-verso en deux couleurs, sur papier d'emballage gris, achevé d'imprimer en décembre 1980, à 33 exemplaires numérotés.

Œil sur ombre, poèmes, 28 pages, sous couverture, non cousu, 13 x 21 cm, achevé d'imprimer le 6 janvier 1981 à Lausanne, à 25 exemplaires numérotés.

Empreintes, poèmes, 24 pages, sous couverture, non cousu, 13 x 21 cm, achevé d'imprimer le 22 juillet 1981 au Mont-sur-Lausanne, par François Rossel, à 35 exemplaires numérotés.

Pollen, 6 feuillets pliés en deux, sous couverture rouge à rabat, non cousu, 16 x 11.5 cm, tiré à la presse à épreuves sur papier vergé. Achevé d'imprimer le 22 octobre 1981 à 50 exemplaires numérotés.

Terre ouverte, 6 feuillets pliés en deux, sous couverture rouge à rabat, non cousu, format 16 x 11,5 cm, tiré à la presse à épreuves sur papier vergé. Achevé d'imprimer le 9 avril 1982, à 50 exemplaires.

Le phare, ici, Editions Empreintes, 44 pages, sous couverture, cousu fil, 12,5 x 17,5 cm, imprimé à Lausanne du 30 octobre au 17 novembre 1982 à 50 exemplaires ; avec deux illustrations en noir.

D'offrir le monde vide, Editions Empreintes, couverture d'Anne-Hélène Darbellay, 16 pages, sous couverture, non cousu, 10 x 19,5 cm, achevé d'imprimer en décembre 1984 sur la presse des Editions Empreintes. Tiré à 140 exemplaires, les 50 premiers étant hors commerce.

De la source aux étoiles, 8 pages, sous couverture, non cousu. Écrit et imprimé à l'occasion de la vingt-cinquième récolte du domaine Wannaz, à Chenaux-sur-Cully, en janvier 1989. Tiré à 750 exemplaires.

Traverse l'hiver, poème, un feuillet plié en trois, 10 x 21 cm, tiré à 40 exemplaires en décembre 1990.

Livres

A force de nuit, préface de Mousse Boulanger, illustrations d'Anne-Hélène Darbellay, Romanel-sur-Lausanne, Editions Ouverture, 1981.

64 pages, 13 x 21 cm, sous couverture, non cousu.

Graines, poèmes, encres de chine de Paul Brunner, Lausanne, L'Aire, 1985 (Prix de poésie Pierre Boulanger 1984).

88 pages, broché, 12 x 18.5 cm. Tiré à 750 exemplaires dont 30 sur papier Arches, numérotés de 1 à 25 et 5 hors commerce, 720 sur vélin, numérotés de 31 à 750.

D'offrir le monde vide, Pully, Pierre-Alain Pingoud, 1991.

92 pages, broché, 18 x 19 cm, sur Ingres de Thalo, couverture sable à rabats. Achevé d'imprimer le 10 avril 1991.

La pente d'un adieu, illustrations d'Yves Zbinden, Pully, Pierre-Alain Pingoud, 1991.

44 pages. Cousu à la chinoise avec fil apparent, 26 x 21 cm. Contrepoints monocolores de Yves Zbinden. Achevé d'imprimer le 3 décembre 1991, à 37 exemplaires numérotés sur Japon Loan, signés par les auteurs.

Lettre à tes mains, Lausanne, Bibliothèque cantonale et universitaire / Retraites populaires, 1993.

24 pages, relié, 24 x 15 cm, couverture plein papier marbré moderne. Publié à l'occasion du 500^{ème} anniversaire du premier livre imprimé à Lausanne ; imprimé par Jean-Renaud Dagon à l'Atelier du Cadratin, à Clarens. Achevé d'imprimer le 15 janvier 1993 à 75 exemplaires numérotés sur vélin d'Arches, et 15 hors commerce réservés aux collaborateurs.

Publications en revues et ouvrages collectifs (liste non exhaustive)

Pollen, in Intervalles, n° 7, 1983.

Le phare, ici, in *La Revue de Belles-Lettres*, 1984, n°2.

Dérives, in *Léman, Expressions sans rivages*, Lyon, La Manufacture, 1986

Le Rocher, in *Écritures 27*, 1986.

La pente d'un adieu, in *Écriture 30*, 1988.

Dedans de roches, dedans de chair, in Catalogue des expositions Paul Brunner, galerie Planque et galerie Leonelli, été 1992.

Le drap est immobile (extrait), in *La Revue de Belles-Lettres*, 2014, n°2.



le persil journal, numéros 124-125-126, octobre 2016

Réalisation : Olivier Beetschen, avec l'aide d'Alain Rochat et des amis des Editions Empreintes

Mise en page : Daniel Vuataz

Les auteurs gardent tous leurs droits sur les textes et les images

© pour le journal le persil
Marius Daniel Popescu
Avenue de Floréal 16, 1008 Prilly, Suisse
Tél : +41 21 626 1879
Email: mdpecrivain@yahoo.fr
Abonnement, 12 numéros: CHF 55.-
Compte postal: 17-661787-4

Association des Amis du journal le persil
Président: Giuseppe Merrone
Vice-président: Dominique Brand
Secrétaire: Vincent Yersin
Caissier: Daniel Kamponis
Email: lepersil@hotmail.com
Compte postal: 17-743406-0

Ce numéro triple a été publié grâce au soutien

de Sandoz – Fondation de famille, de la Fondation Jan Michalski,
de Pro Helvetia – Fondation suisse pour la culture, du Canton de Vaud,
de La Loterie romande et du Pour-cent culturel Migros

Imprimé en Roumanie par S.C. TIPOTEX S.A. Tirage: 1500 exemplaires